

Une vie d'Afghans

Une aventure personnelle
dans un pays déchiré



Jean-Paul Aubertin

Une vie d'Afghans

*Une aventure personnelle
dans un pays déchiré*

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8718-6

Dépôt légal : mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

1 – Sur le chemin de Kaboul	9
Pour Kaboul, c'est bon, vous êtes toujours d'accord ?.....	9
2 – Notre vie à Kaboul	11
Notre vie au quotidien.....	11
Charifa, Muhamad et les autres à Taïmani et à Sherpur	66
3 – Travailler en Afghanistan.....	87
La vie de prof	87
Notre relation avec les collègues afghans....	113
La communauté occidentale	129
4 – Kaboul	137
Les quartiers de Kaboul	137
Circular à Kaboul.....	148
5 – Être afghan aujourd'hui.....	161
Au jour le jour.....	161
Kaboul au quotidien.....	188
Religion.....	206

6 – Un pays meurtri	
qui veut cependant croire en lui.....	217
La mort rôde partout.....	217
Un pays sous perfusion démocratique.....	265
7 – Kaboul n’est pas l’Afghanistan	287
<i>Nowroz</i> dans la Shamali	287
Remerciements	303

Avant de me coucher, je me suis imposé d'écrire ces quelques paragraphes, à la lueur d'un cierge aux fumées rances. Je ne suis pas sûr d'avoir rendu compte de ce qui est important. Et il ne me sera pas facile de distinguer chaque jour le futile de l'essentiel, l'anecdotique de l'exemplaire, les sentiers borgnes des vrais chemins. Mais j'avancerai les yeux ouverts.

Amin MAALOUF,
Le périple de Baldassare

1

Sur le chemin de Kaboul

Pour Kaboul, c'est bon, vous êtes toujours d'accord ?

Depuis la chute des Taliban, emportés par la toute-puissance américaine, la coopération a repris avec ce pays au centre de toutes les convoitises. Il faut apporter à cette population déshéritée une aide d'urgence et l'aider à reconstruire ses infrastructures : hôpitaux, écoles, routes, systèmes d'irrigations détruits par l'armée russe... La tâche est gigantesque et le travail, ardu.

Le moment est enfin arrivé de quitter une nouvelle fois notre maison et nos habitudes. Ce n'est certes pas notre premier départ pour l'étranger. Hélène et moi avons eu la chance d'assurer deux longs séjours dans les Missions Culturelles de Beyrouth et du Caire, huit ans de coopération avec les écoles francophones de ces deux pays. Pour cette fois, ce sera l'Afghanistan afin de participer à la restructuration de l'enseignement de notre langue dans les deux lycées

franco-afghans de Kaboul : Esteqlal pour les garçons et Malalaï pour les filles. Nous venons de passer plusieurs jours à Paris où nous avons rencontré deux personnes du ministère des Affaires Etrangères. Elles nous ont apporté quelques éclaircissements sur notre futur travail de formateur.

Les dés sont jetés. Nous quittons Roissy « on time » dans un splendide Airbus des Azerbaïdjan Airlines et nous atterrissons à Bakou vers 17 heures. Le chauffeur d'une agence azérie nous attend pour nous mener dans l'un de ces grands hôtels de l'ère soviétique où le service est toujours aussi chaleureux et empressé. Nous sommes remisés au onzième étage dans une grande chambre. Dans la soirée, je m'accorde une bière dans le grand hall tristounet de l'hôtel traversé par les membres d'une équipe russe de basket. 22 heures : tout le monde au lit car Bakou n'est pas un paradis pour les fêtards.

Au matin, le même chauffeur se présente à l'heure dite pour nous emmener à l'aéroport où il nous quitte à la limite des comptoirs d'embarquement après nous avoir « ouvert » quelques portes. Cet Azéri ne correspond pas à l'idée que l'on se fait de l'homme nouveau que les régimes socialistes voulaient enfanter : il est simple, discret, efficace et ne porte pas la traditionnelle casquette en skaï qui couronne toutes les têtes des ex-républiques démocratiques.

Après plusieurs fouilles minutieuses, nous sommes prêts pour un voyage de deux heures vingt où nous survolons les immenses plaines grises et désertiques turkmènes puis les hauts sommets du Pamir.

2

Notre vie à Kaboul

21 – Notre vie au quotidien

En route pour Taïmani

Le Tupolev 154 donne l'impression de ne devoir jamais atterrir, tant Kaboul est étendu. Après quelques soubresauts, l'avion roule maintenant sur la piste principale, entourée de terrains vagues où pourrissent les carlingues de vieux coucous que la guerre n'a pas épargnés. Un dernier demi-tour avant l'arrêt complet. Par le hublot, j'aperçois un bâtiment pompeusement appelé : « International Airport » ainsi qu'une grande effigie de Massoud, « the national hero » qui nous souhaite la bienvenue dans son pays. Arrivé sur la passerelle, un vent chaud et une bourrasque de poussière nous accueillent.

Le voyage s'est déroulé sans encombre et notre entrée sur le sol afghan se fait rapidement, sans tracasseries administratives. Notre futur directeur est au rendez-vous, il va nous conduire à la maison des

profs, une location collective située à *Taimani*, un quartier calme dans l'est de la ville. Tous les enseignants des deux lycées ont été regroupés dans cette grande maison en pisé pour des raisons de sécurité.

Sorti de l'aéroport, notre pickup japonais emprunte une avenue rectiligne où nous croisons des véhicules militaires regroupés en convoi. Ils rejoignent le camp KAIA (Kabul Allied International Airport), gigantesque entrepôt des troupes occidentales ravitaillé par les avions gros porteurs de Silk Way Airlines. Aucune affiche sur les bas-côtés, hormis quelques grands panneaux vantant les mérites de Roshan et AWCC, les deux seuls réseaux de téléphonie mobile. De modestes boutiques aux rares chaland bordent cette rue qui débouche sur un rond-point où des ouvriers apportent la dernière touche à un monument célébrant la gloire de Massoud. Notre pickup se faufile au milieu des vélos et des minibus à coups de klaxons rageurs pour atteindre *Wazir Akbar Khan*, le quartier chic qui abrite les ambassades étrangères et les rares restaurants pour occidentaux. Les boutiques sont plus chics, les voitures plus luxueuses et les vélos moins nombreux. Beaucoup de « guesthouses » cachées derrière de hauts murs attendent les étrangers fraîchement débarqués. Nous nous approchons doucement de *Taimani*, le quartier à l'est de la capitale où se trouve la « maison des profs » qui nous accueille pour les jours à venir. Le quartier est simple, les boutiques offrent aux chaland le strict nécessaire. Nous empruntons alors une rue en terre, largement défoncée pour nous arrêter devant un portail de fer à la peinture bleue passée et écaillée.

Nous sommes chaleureusement accueillis par Marc et Antoine. « Bienvenue en Afghanistan, un pays de poussière et de contrastes. Je m'appelle Marc et je suis heureux de vous accueillir dans cette maison qui va devenir la vôtre pour quelque temps ». La cinquantaine, pas très grand, perclus de rhumatismes qui le font souffrir, Marc est un vieux de la vieille. Il appartient à la première vague arrivée dans les valises de la coalition. Toujours plein de fougue et de conviction, il va terminer sa troisième année en Afghanistan. Antoine nous a devancés de quelques jours, avant-garde de cette deuxième équipe d'enseignants à laquelle nous appartenons. Un verre de café à la main, il nous glisse un discret « welcome » et nous tend une poigne vigoureuse. Jeune, chaleureux, le poil légèrement roux, un sourire permanent lui barre le visage. Au long de sa carrière, il a roulé sa bosse dans plusieurs pays africains à la triste réputation. D'une voix chaude et profonde, il nous invite à prendre un café.

Marc profite de cette réunion impromptue pour évoquer notre futur travail de formateur au sein du CEFA (Centre d'Enseignement du Français en Afghanistan). Composée de sept enseignants affectés à la filière francophone des lycées Esteqlal et Malalaï, l'équipe interviendra dans les classes et auprès de nos collègues afghans pour renforcer leur niveau de langue. D'après lui, mon travail sera plus varié puisque je vais à la fois enseigner mais aussi coopérer à la gestion des deux médiathèques avec mes homologues du ministère afghan de l'Education. Un beau challenge à relever !

Après cette pause, nous prenons possession de nos appartements. La grande chambre de Jérôme, le

deuxième formateur de l'équipe précédente, nous est temporairement attribuée car il n'est pas encore rentré de vacances. Nous suivons Marc dans le couloir qui mène au domaine de Jérôme. Une porte mal ajustée s'ouvre sur une manière d'entrée où trône un vieux coffre en bois qui pourra accueillir notre garde-robe. Une armoire récente en pin qui jure avec les autres meubles et d'épais tapis aux couleurs chatoyantes occupent le reste de l'espace. L'entrée est fermée par une arcade de bois donnant sur une vaste chambre qu'un grand lit, un bureau et plusieurs étagères n'arrivent pas à meubler tant l'espace est important. Le grand bureau de bois sombre avec ses trois tiroirs latéraux occupe la *gulkhona*, demi-cercle aux larges fenêtres qui avance sur le jardin et qui sert ordinairement à recevoir fleurs et arbustes pendant les hivers longs et rigoureux.

Voilà ! Nous y sommes et nous ne savons pas encore ce que l'avenir nous réserve car, ainsi que le disent si souvent les musulmans, « nous sommes si petits dans la main de Dieu ».

Petit tour guidé

Le lendemain matin, Marc et Antoine se proposent comme guides pour un petit tour en ville avant de jeter un coup d'œil sur les deux établissements scolaires qui vont nous accueillir pendant deux années au moins.

Derrière les vitres du vieux bus Toyota, la ville laisse un sentiment d'inachevé et de désolation. Une acre odeur de poussière prend à la gorge. L'impression est bien différente de celle ressentie à Beyrouth, marquée dans sa chair par les traces de

combats acharnés mais obsédée par l'envie de survivre et même de vivre. Ici, on se sent presque perdu : impossible d'arrêter son regard sur une scène ou sur des gens bien précis. Quel dénuement ! Le regard se perd dans ces ruelles de terre crue, parcourues par des ombres bleues et des hommes barbus. Rien n'est fini dans cette ville paralysée, engourdie, plongée dans un grand sommeil, à l'écart de tout développement. Je n'ose pousser la porte d'une grande ville qui refuserait de se livrer.

Nous arrivons enfin au lycée Esteqlal. Je suis agréablement surpris par l'état extérieur des bâtiments qui ont encore fière allure. Ils ont été rénovés après le départ des Taliban mais l'ensemble avait vaillamment supporté pendant trente ans la fureur de ses multiples occupants : moudjahiddin, Taliban... Construit dans les années 70, le lycée occupe un vaste terrain qui jouxte le palais présidentiel. Un bâtiment principal accueille les services administratifs aussi bien afghans que français. Quatre autres larges bâtisses de deux étages abritent des salles de classes sonores dont les portes baillent et les carreaux manquent. Comment résister aux assauts renouvelés des cinq mille élèves qui l'envahissent chaque jour ? Les espaces verts sont malheureusement dans un piteux état et les équipements sportifs se résument à deux terrains poussiéreux et à une piscine vide qui n'a pas accueilli de nageurs depuis plusieurs décennies.

Home sweet home

Deux semaines déjà qu'Antoine et Marc nous chouchoutent mais les bonnes choses ont une fin. Nous devons changer de toit car Jérôme est de retour. Nous abandonnons « la maison des profs » pour

rejoindre une autre colocation où nous retrouvons d'autres compatriotes.

Pendant notre temps libre, nous nous consacrons essentiellement à la recherche d'un logement. Il est difficile de trouver un appartement car les immeubles locatifs sont rares dans Kaboul. Chacun reste attaché à la maison de ses parents. Les fils habitent dans la maison de leur père avec femmes et enfants et on se serre un peu plus à chaque nouveau mariage. Les filles quittent leurs parents pour rejoindre la maison de leur mari où elles participent aux tâches ménagères au côté de leur belle-mère.

Nous pensons enfin avoir trouvé la maison de nos rêves, une jolie villa avec jardin située à *Qala e Fattulah*, le quartier tout à côté de *Taïmani*. Il est essentiel de pouvoir s'isoler dans un endroit bien à soi quand on vit dans une ville comme Kaboul, dans un pays comme l'Afghanistan. La maison est agréable, très claire et entièrement repeinte. Elle est par ailleurs proposée à un prix abordable pour le pays, avec trois chambres et une annexe qui accueillera notre personnel : deux gardiens et un cuisinier. « Notre personnel » peut paraître présomptueux, empreint de colonialisme mais il est inconcevable d'occuper une maison sans gardiens : un de jour, un de nuit et un employé de maison pour le linge et la cuisine.

Dans l'après midi, nous partons à la recherche de l'équipement pour cette future maison en nous rendant dans *Pachtounistan Watt*, une avenue où s'entassent tous les marchands de matériels électroniques et ménagers. Un rapide coup d'œil permet de réaliser que ces quelques magasins vendent tous les mêmes marchandises. Comme en Asie Centrale ou au Moyen Orient, l'Afghanistan n'échappe pas à la tradition des

souks et seule notre capacité à marchander nous fera préférer telle boutique à telle autre. Le matériel, généralement de fabrication chinoise de piètre qualité, a fait le voyage depuis le Pakistan par la *Khyber Pass* avant d'échouer sur les trottoirs de Kaboul.

Avant de faire son choix et de rentrer dans de longues et tumultueuses palabres, il faut renoncer à tout matériel exclusivement électrique. En effet, l'électricité fait défaut et un petit générateur à essence ne peut suffire pour une grosse machine à laver ou une belle plaque à quatre feux. Il faut se rabattre sur un four à gaz, un petit réfrigérateur sans congélateur. Inutile de songer à se chauffer avec un radiateur électrique, un chauffage au fuel ou au bois est préférable et plus économique. Nous trouvons là les conditions d'une future vie simple au confort rudimentaire, une vie oubliée dans nos pays depuis bien longtemps. Saurons-nous y faire face pendant deux ans, voire quatre ? A voir ou plutôt à vivre !

Finalement, la « maison de nos rêves » nous échappe, un prétendant plus avisé ayant offert deux cents euros de plus. Une offre à laquelle le propriétaire n'est pas resté insensible.

La chasse aux malles est ouverte

Un incontournable dans la vie de tout coopérant : récupérer ses affaires en douane. Vous pouvez confier la procédure à un transitaire ou choisir de vous en occuper. A Kaboul, les intermédiaires ne sont pas nombreux car les volontaires à l'expatriation le sont encore moins ! Les employés des ONG sont généralement hébergés dans des *guesthouses* pour des

séjours de quelques mois, ce qui ne nécessite pas un déménagement.

Je prends la direction de l'aéroport. Faysal, le chauffeur des lycées, m'accompagne car il connaît parfaitement les lieux et les procédures. Il est l'homme providentiel pour toutes les emplettes personnelles ou professionnelles. Court sur pattes mais avec d'énormes pectoraux, il se donne des allures de catcheur alors que c'est un garçon calme et serviable. D'une voix douce et dans un anglais impeccable, il nous conduit toujours dans le magasin que nous recherchons, nous suggère toujours la meilleure solution car il connaît Kaboul sur le bout des doigts. D'un clin d'œil, il nous fait comprendre si le commerçant nous arnaque ou si nous faisons une affaire.

Après avoir montré patte blanche à trois barrages – mais cela reste très normal car les aéroports sont des endroits stratégiques –, nous nous dirigeons vers un hangar miteux et délabré qui porte encore les traces des combats qui ont cessé voilà deux ans seulement. Un vieux cadenas ferme l'entrée principale et un soldat défend une porte latérale donnant accès à un petit bureau. Une fois entré et pour me rassurer, j'adresse un sourire crispé à une femme sans âge devant un bureau vide et à un fonctionnaire placide face à une pile impressionnante de documents administratifs. Rien de bien original. Après quelques recherches, cet employé me fait savoir que mes cantines ne sont pas encore arrivées. Il me suggère de lui rendre une nouvelle visite en début de semaine prochaine avec les documents de dédouanement nécessaires.

Je suis rassuré car la tradition est respectée : les douanes restent une administration tatillonne...

Un deuxième et dernier tour aux douanes afghanes et puis s'en vont...

Tirant les leçons de mon premier passage à l'aéroport, je me rends au consulat pour obtenir les documents qui m'ouvriront les portes de la douane afghane. L'affaire n'est pas simple. Il faut remplir une demande d'exonération de taxes que l'ambassade de France doit proposer aux ministères afghans des Affaires Etrangères puis de l'Economie. Cela demande quelques allers et retours entre les différentes administrations, obligation qui exige une quinzaine de jours. Deux semaines et quelques péripéties plus tard, les formalités nécessaires à un dédouanement sans frais sont enfin terminées.

Me voici à nouveau à la recherche de mes malles perdues. Comme il est huit heures trente quand Faysal et moi arrivons sur place, nous avons une bonne demi-heure d'avance sur les employés qui commencent à huit heures.

Dès l'ouverture des bureaux, la chasse est ouverte. Un véhicule de service avec plaque diplomatique n'est pas négligeable car l'accès aux locaux administratifs s'en trouve facilité. Nous parvenons sans encombre devant le premier bureau, début de ce grand jeu de pistes. Du moins, c'est ainsi que je me le représente.

On nous fait patienter dans un petit local qui ressemble plus à une pièce désaffectée qu'à un bureau officiel des douanes dans la capitale d'un état souverain. Trop peu souverain pour l'instant, hélas...

Les employés ont la gentillesse et la bonne idée de nous servir une tasse de thé alors que Faysal essaie d'obtenir quelques renseignements sur les colis. Plusieurs employés se succèdent : certains soulèvent des dossiers, d'autres consultent des archives. Finalement, la personne qui semble disposer de quelques responsabilités nous prend en mains. Nouvel aveu : il manque un papier indispensable de notre ambassade. Je piaffe d'impatience, je tourne en rond, je peste à qui mieux mieux contre l'incurie du système, je supplie... mais il faut me rendre à l'évidence : le document aux mille tampons fait défaut.

Nous déambulons fiévreusement au milieu des trois hangars qui abritent toute la marchandise en attente de dédouanement. Il serait impensable de jouir d'une telle liberté dans les entrepôts sous douanes d'Orly ou de Roissy. Mais je ne parviens pas à repérer mes malles qui sont certainement dans le seul hangar sous clef. J'essaie de me rassurer de la sorte. Finalement et après une bonne heure de ballade, nous décidons de remettre la chose au lendemain.

Cette fois, c'est Hélène qui s'y colle car ce genre de plaisir est difficile à supporter deux jours de suite. Tout est en ordre et moins d'une heure après, le camion loué peut prendre la direction de *Taiïmani* pour y déposer nos trois malles. L'affaire est entendue.

Une armoire récalcitrante

Après trois tentatives malheureuses, nous abandonnons l'idée de louer une villa particulière. Nos trois collègues de la « maison des profs » nous proposent de les rejoindre car une grande chambre

vient de se libérer. Nous emménageons à nouveau dans la grande maison de pisé de la Rue n° 2 de *Taimani*. Sachant que nous ne sommes plus de passage, nous faisons le tour des marchands de meubles pour acheter le strict nécessaire. Comme nous ne savons pas si nous arriverons au terme de notre contrat, nous cantonnons nos achats à un lit, une grande armoire et un bureau. Ces quelques meubles indispensables à une vie décente pourront être offerts à nos collègues afghans s'il faut quitter rapidement le pays.

La livraison a lieu une semaine plus tard. Les livreurs descendent le lit et le bureau qui prennent place dans notre chambre. Au tour de l'armoire à trois portes, entièrement montée. Nos quatre compères la descendent du camion avec précaution, la rentrent dans la petite cour devant la maison et la portent devant l'escalier. Il faut maintenant la faire passer par la porte du couloir.

Mais surprise ! Après plusieurs essais infructueux sur le côté, sur le flan, en biais, l'armoire est toujours au bas des escaliers. Tout le monde se gratte la tête pour trouver la bonne solution mais il faut nous rendre à l'évidence : l'armoire est trop haute pour la porte d'entrée. Il est décidé qu'elle restera dehors pour la nuit et qu'un menuisier viendra dans la matinée du lendemain pour étêter la bête et la faire rentrer dans son antre.

Au matin, nous prenons le chemin des lycées mais je ne suis pas tranquille. Dans quel état allons-nous retrouver ce meuble, l'artisan va-t-il travailler correctement en notre absence, va-t-il faire les retouches de peinture ? Très anxieux, je me jette dans un taxi pour rejoindre la maison. Et, à mon retour, je suis confronté à une nouvelle surprise : l'armoire trône

au milieu de la chambre. Elle a presque un air goguenard et semble me narguer. Pas une seule égratignure et les portes du couloir et de la chambre sont toujours fermement scellées. Les explications très alambiquées du cuisinier ne lèvent pas le mystère.

Nous avons fait l'acquisition d'une armoire magique.

Quel silence

S'il est bien une chose qui symbolise les pays qu'on qualifie de sous-développés, c'est le bruit. Il semblerait que l'Afghanistan échappe à cette règle. Nous en avons encore fait l'expérience pendant la pause de midi que nous avons passée dans le jardin de la maison. Il y régnait un silence que seuls les oiseaux et les avions de ligne parvenaient à entamer. Il faut dire que nous nous trouvons sur le trajet des avions qui arrivent ou quittent l'aéroport de Kaboul mais le trafic civil est peu intense. Nous n'en dirons pas autant du trafic militaire. Que d'hélicoptères ou d'avions militaires qui passent au-dessus de nos têtes. Ils ne sont que très rarement identifiés pour éviter d'être reconnus : pas de cocarde, pas de drapeau. Une vaste supercherie reprise par les véhicules de l'armée ou des services secrets américains ou locaux. On leur dessinerait une cible sur la porte arrière qu'ils seraient encore plus discrets.

La nuit est empreinte de ce même silence. Nous habitons certes dans une banlieue « chic » et la Rue 2 de *Taïmani* n'est pas passante. La vie urbaine s'arrête vers 21 heures, heure du couvre feu disparu depuis peu. Difficile, voire impossible de trouver un taxi

après 19 heures. Kaboul n'est pas une ville pour noctambules et noceurs !

***Le froid fait une apparition remarquée
et peu appréciée***

Novembre. Nous sommes au milieu de l'automne et les nuits sont de plus en plus fraîches. Le soleil réchauffe paresseusement nos journées studieuses mais il ne fait pas bon sortir le soir sans sa petite laine. « Demandons à Muhammad d'installer les poêles dans les chambres et la salle de séjour », suggère Jérôme, une proposition retenue par toute la maison.

Muhammad est le *tchokidor*, notre gardien de jour. Grand, nerveux, il porte une barbe soignée. Ce Pachtoun, l'ethnie majoritaire qui a fait souche dans le sud du pays et dans les provinces qui enjambent la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan, est un gaillard sans âge, une gueule avenante, des yeux à la fois souriants et débonnaires. Il est toujours vêtu à l'afghane et ses membres flottent dans son grand *shalwar kameez*, cette tunique que les Afghans affectionnent particulièrement. Un calot blanc visé sur la tête, il porte en hiver un paletot de feutre gris ou un patou de laine, une couverture dont il se drape des pieds à la tête si le froid est trop mordant. Discret, d'un naturel calme et serviable, il a toujours été au service de la « maison des profs ». Il est généralement posté devant le portail, taillant la bavette avec les autres gardiens des maisons environnantes. A notre appel, il se lève comme un beau diable et accourt d'un pas alerte. Sans lui, la maison serait vide et nous serions bien empruntés...

Il semblerait que Muhammad ait déclenché la fureur des éléments car les premières neiges sont tombées durant la nuit sur les hauteurs autour de Kaboul et les cimes sont recouvertes d'un léger manteau blanc. Difficile d'estimer l'altitude exacte de ces montagnes environnantes mais la ville est déjà à plus de mille huit cents mètres. Cette plongée dans l'hiver se fait de manière brusque, sans crier gare et pour les quatre mois à venir. J'attends dès maintenant et avec impatience le moment où je pourrai dire : « La chaleur de Kaboul est insupportable ».

A l'école, l'ambiance est bien différente, il n'est pas question de chauffer des bâtiments mal isolés aux vitres cassées. Notre direction fait installer un poêle à sciure dans la salle des enseignants de français de Malalaï et un radiateur électrique dans le département de français du lycée de garçons car Esteqlal qui jouxte le palais royal ou plutôt... présidentiel profite de son électricité. Dans la médiathèque, je tire tous les rideaux et me chauffe au soleil donnant sur les vitres de ce bâtiment tout en verre. Pendant les cours en revanche, pas d'issue, il faut endurer le froid. Hélène a jugé plus intelligent de faire cours en plein air, sur l'insistance de ses élèves. On comprend aisément la raison qui oblige le ministère à fermer les écoles dès la mi-décembre.

Les habitants de Kaboul se chauffent au bois mais les collines qui entourent la ville sont nues comme le revers de la main. Plus un arbre ou un bosquet. Pas question cependant de se chauffer au mazout qui est bien trop cher pour un Afghan moyen. A partir d'octobre, la ville est sillonnée par des charrettes chargées de bois et tirées par de pauvres Hazaras servant de chevaux de trait. Cette ethnie chiite,

largement décimée par les Taliban sunnites pendant les années de plomb, assure les travaux les plus durs, les plus ingrats.

A chaque pays, ses « immigrés »...

Encore et toujours le froid

Début décembre, un froid rigoureux s'est définitivement installé. L'Afghanistan n'a assurément pas le privilège du froid mais ici, tout est différent. Il faut se doucher dans une salle de bain qu'il est impossible de chauffer car l'acre fumée du poêle à mazout vous asphyxie et vous brûle les yeux. Contrairement aux chambres, nous avons placé dans la salle d'eau un poêle artisanal en fer blanc, acheté pour quelques afghanis dans le bazar. L'engin se compose d'un tube de 40 cm de diamètre posé sur quatre pattes et sur lequel s'accroche un petit réservoir rempli de gasoil. Le liquide s'échappe par un petit robinet et tombe goutte à goutte dans un entonnoir conduisant au fût de fer blanc. Il suffit de mettre le feu au gasoil qui tapisse le fond du poêle et de refermer le corps du chauffage à l'aide d'un couvercle à l'ajustement approximatif. Si le débit est trop fort, le poêle vire au rouge et risque de mettre le feu au plafond de bois. Si le débit est trop faible, le poêle tire mal, produit une fumée noire et râpeuse ou s'asphyxie. Vous vous en apercevez rapidement car vous grelottez de plus belle.

Nous ne sommes pas mieux lotis au travail. Le poêle à sciure de la salle des professeurs chauffe très vite avant de se faire oublier tout aussi rapidement car la sciure n'est pas le meilleur combustible, cela se saurait.

Ah, douce France et pauvre Afghanistan !

La fée électricité, une obsession perpétuelle

Il est grand temps qu'il pleuve abondamment afin de renouveler les nappes phréatiques et remplir les petits barrages qui produisent l'électricité du pays. Qu'il est agréable d'appuyer sur un interrupteur pour s'éclairer, de tourner un robinet d'eau chaude pour se laver, d'ouvrir le réfrigérateur à la recherche d'une boisson fraîche. Car, de tout le confort à l'occidental, c'est l'électricité qui nous manque le plus : difficile de travailler sans ordinateur, de regarder la télévision ou de lire dans son lit sans cette bonne fée. La maison possède évidemment un *moteur*, un générateur électrique qui alimente pratiquement toute les pièces. Mais ce petit luxe présente un grave défaut : le bruit. La fenêtre de notre chambre ainsi que le local qui héberge cette dynamo donnent sur une courette intérieure. Comme il est impossible de fermer la porte sans que le *moteur* s'étouffe par manque d'air, nous ne pouvons échapper à son vacarme. Et nous ne sommes pas les seuls à nous plaindre, nous avons eu la visite de notre voisine dont les enfants n'arrivent pas à trouver le sommeil.

Actuellement, nous disposons de l'électricité « Karzāi » – c'est ainsi que nous appelons l'électricité de la compagnie nationale – une soirée sur deux dans les périodes fastes mais plus généralement, une soirée sur trois. Nous en profitons pour brancher les chauffe-eau. A six dans la maison, il faut épargner l'eau chaude et nous ne nous douchons qu'un jour sur deux. Ce rythme choque nos corps et nos esprits habitués à la douche quotidienne.

Mais c'est particulièrement au lycée que la conscience de ce luxe que représente l'électricité s'est imposée. Chaque jour, des élèves et des professeurs suivent une de mes formations de français et il m'arrive quelquefois de leurs donner des devoirs du soir. Je remarque que les profs qui font généralement preuve d'une bonne volonté évidente, ne font rien en dehors de la classe. Questionnés, ils m'avouent avec gêne que le manque d'électricité ne leur permet pas de travailler à la maison. Une remarque qui me plonge dans la réalité de la vie afghane et pourtant, ces gens ne sont pas pauvres, comparé au reste de la population. Qu'en est-il des autres ?

Le manque d'électricité et l'utilisation des poêles à mazout ont, par ailleurs, une conséquence inattendue dans notre vie quotidienne, particulièrement pour Hélène qui est fort sensible à la poussière et à la pollution. Ils produisent une fumée noire qui participe à la pollution dont Kaboul n'est pas avare. Un nuage jaunâtre recouvre tous les quartiers, un voile qui apparaît clairement (et ce n'est pas un jeu de mots !) quand on observe la ville depuis une des collines qui l'entourent.

Il est difficile d'imaginer que nos voisins vivent à la chandelle comme au début du siècle dernier en France. Pas question pour eux de lire ou de travailler, de regarder la télévision ou d'écouter la radio. Nous avons plusieurs fois remarqué que les collègues ne sont pas au courant des dernières informations diffusées par la radio, le seul média à la portée de toutes les bourses. Cette impression se confirme lors des examens. Ceux qui peuvent s'inscrire à l'université ont souvent assez d'argent pour disposer d'électricité à la maison. Les plus chanceux possèdent même une télévision ainsi

que le satellite, ont accès aux chaînes françaises et américaines. Les mêmes qui ont pu émigrer à Peshawar pendant la guerre et se réfugier à l'abri des bombes et des coups fourrés lors de l'attaque de Kaboul.

Et les autres ? Ils n'ont hélas profité ni de Peshawar, ni de la sécurité, ni de l'électricité. Allah reconnaîtra les siens.

Vous n'êtes pas au courant, nouvelle édition...

Comme cette bonne fée est bien capricieuse dans ce pays, il faut savoir la flatter avec force douceur qui prend assez généralement la forme d'un bakchich.

Depuis une dizaine de jours maintenant, nous vivons continûment avec le *moteur* et son bruit permanent résonne dans la cour de la maison et dans nos oreilles. En effet, il ne nous est plus permis de bénéficier de l'électricité « Karzaï » alors que tout le voisinage ne semble pas être confronté à cette pénurie. Cette situation n'embarrasse pas vraiment mes collègues qui sont des vieux de la vieille, ce n'est pas la première fois que cela leur arrive. Un seul remède : envoyer Muhammad chez le *burj*, ce fonctionnaire s'occupant de l'électricité du quartier. Il règne en maître sur un alignement de compteurs et peut distribuer cette manne selon son bon vouloir. Un petit billet arrange souvent les choses et une main bienveillante agit sur le bras du compteur.

Muhammad rend plusieurs visites au *burj* qui prend la peine de se déplacer jusqu'à la maison pour nous avouer qu'il n'est pour rien dans notre malheur. Muni de son tournevis avec témoin, il trifouille dans la boîte de raccordement et son jugement est sans

appel : un fil est coupé entre le compteur général et la maison. Reste à déterrer le câble afin de le vérifier. Dès le lendemain, deux Hazaras que Muhammad a embauchés creusent une tranchée et aboutissent finalement sur un raccord protégé par un emballage plastique entouré d'un papier adhésif grossier. Là se trouve peut-être la solution à nos malheurs. Jérôme se rend à l'ambassade pour prendre contact avec *l'ingénieur*, personnel afghan chargé de l'équipement électrique à l'ambassade. Il est déjà intervenu avec bonheur sur le panneau des fusibles dans l'entrée. Nous attendons sa visite avec impatience car, si la tension n'est plus dans le réseau électrique, elle devient palpable dans l'atmosphère de la maison. Elle a même provoqué une petite altercation avec notre propriétaire qui se propose d'intervenir si nous lui apportons notre soutien dans l'inscription de ses enfants au... lycée Esteqlal.

D'une manière ou d'une autre, la « fée électricité » a toujours le même prix : celui du bakchich.

Notre menu quotidien

Si j'ai autrefois alarmé mon médecin de famille avec un taux de cholestérol trop élevé, je crois pouvoir l'étonner à nouveau car nous suivons maintenant un régime végétarien qui nous est imposé par Sami, notre cuisinier. La viande passe en effet pour un produit de luxe et il ne nous prépare des plats « protéinés » qu'à notre demande insistante. Ainsi, nous avons souhaité qu'il nous prépare chaque semaine deux repas à base de viande.

Jérôme qui assure la gestion du quotidien lui remet un pécule hebdomadaire pour acheter tous les

produits de la maison : de la lessive à l'huile d'olive. Il a tout intérêt à dépenser le moins possible afin de se mettre quelques piécettes dans la poche. Ce qu'il ne manque pas de faire puisqu'un différend l'a opposé en cours d'année à toute la maisonnée à la suite de factures faites par Muhammad qui sait lire, écrire et... rédiger de « fausses » factures.

Sami nous prépare des plats à partir de légumes et de fruits qui sont de véritables délices. Nous ne connaissons pas encore les produits de l'été mais l'automne nous a réservé d'heureuses surprises avec de juteux melons d'eau et des pommes goûteuses. Les raisins sans pépins sont de véritables morceaux de sucre au parfum délicat et les pommes Golden feraient le bonheur des ménagères parisiennes. Hélène a montré à Sami comment réaliser de succulentes marmelades de pommes dont nous nous régaloons chaque matin.

Un régime qui ne permet pas les kilos superflus...

Dégel

Des températures clémentes après une semaine de froid intense ont fait fondre neige et verglas et les rues ne sont plus que borbier, marécage, cloaque... Les chaussées et trottoirs défoncés et boueux doivent être empruntés avec la plus grande prudence. Depuis le pas de la porte ou derrière la vitre de notre bus, nous assistons à la danse de toute une population qui se promène d'un pied sur l'autre pour éviter tous les pièges que lui tend sa ville.

Sur le retour, entre Malalaï et *Taïmani*, nous apprenons à imiter tous les Kaboulis et à louvoyer parmi les dernières plaques de verglas, les vastes

flaques d'eau noirâtre et les traînées de boue glissante bien aussi dangereuse que le verglas. Le trajet entre les lycées et la maison représente un parcours du combattant : passer à gauche d'une plaque de boue, repasser sur la droite en sautant une langue de verglas puis sauter au dessus des *djouilles*, ces profond caniveaux qui évacuent les eaux de pluie mais qui sont avant tout des rigoles à ordures où tout un chacun dépose ses déchets : vieux papiers, boîtes et bouteilles en plastique, déchets ménagers, peaux de bêtes dans la rue des Bouchers... Nous arrivons alors à la maison, fourbus et crottés. L'exercice a réchauffé nos pieds tout au long du chemin et notre corps demande un peu de chaleur que nous lui accordons en frottant nos mains au dessus du fourneau.

Et subitement, on se prend à rêver du printemps !

Du bon usage des transports collectifs

Quand on part du point de vue très sensé qu'il est inutile d'acheter un véhicule personnel dans un pays où on peut difficilement s'aventurer à plus de trente kilomètres autour de la capitale, il ne reste alors que quatre solutions : la marche, la bicyclette, le taxi et le bus local. Nous choisissons pour l'heure la marche à pieds, histoire de se dégourdir les pattes et d'assister à quelques scènes de rue.

Mais le dégel et le froid ont rapidement raison de notre bonne résolution et il faut se résoudre à prendre un taxi quand le ciel plombé ne permet plus de rentrer autrement que crotté jusqu'à la ceinture. Les taxis savent aussi tirer avantage de la situation et les prix sont multipliés par deux, voire par trois depuis le

début de notre séjour. Il ne reste alors que la solution des bus collectifs.

Au rond point d'Esteqlal existe une station où les rabatteurs annoncent à voix haute la destination de leur chauffeur : *Wazir Akbar Khan, Kulola Pushta, Taimani, Khaykhona* et autres destinations... Je tente l'expérience, seul dans un premier temps puis avec Hélène. Pas bien difficile quand on a l'habitude de voyager. Il suffit d'écouter les indications du rabatteur chargé par ailleurs de récupérer le prix de la course auprès des voyageurs. Il nous réclame une somme modique, généralement dix à quinze fois inférieure au prix d'un taxi et un petit quart d'heure après, nous descendons au coin de la Rue 2 de *Taimani*. Il reste à remonter la rue sur 200 mètres environ avant de retrouver la maison. Nous avons généralement recours aux minibus mais il existe aussi des bus de ville et de gros bus collectifs, des Mercedes à bout de souffle, décorés de slogans présomptueux du type : *weljourney, modern deluxe, deutch Riesen*...

La maîtrise des langues étrangères va encore nécessiter un peu de temps et le CEFA a encore de beaux jours devant lui.

Un petit tour par la Poste Afghane

Nous avons reçu au cours de la semaine une lettre de nos amis aixois. Cela fait plaisir de parcourir une vraie lettre, pour nous qui sommes habitués à communiquer avec Internet et nous décidons de leur répondre par la même voie.

Sur une carte postale, Hélène écrit les quelques lignes de circonstances avant de placer la carte dans

une enveloppe. Puis nous procédons comme nous l'aurions fait en France : le destinataire sur le recto et l'expéditeur sur le verso. Une écriture du plus bel effet et une calligraphie irréprochable afin que le tri puisse se faire dans les meilleures conditions et, par là même, éviter une première cause de non distribution.

Comme une agence de la Poste Afghane se trouve dans la rue du lycée Malalāi, à quelques pas du ministère de l'Intérieur, nous choisissons celle-ci pour envoyer notre courrier. Nous montons un large escalier de trois marches et débouchons dans un hall aux proportions généreuses et haut de plafond. L'endroit est désert et l'ambiance, peu avenante. Pas une seule affiche ne vient égayer les murs d'un vert pisseux. Seul un portrait du président Karzaï toise les quelques fonctionnaires derrière les cinq guichets. Il fait un froid sibérien et trois hommes sirotent un thé brûlant au fond de la salle.

Nous nous dirigeons directement vers l'unique comptoir portant l'inscription *stamps*. Une femme jeune et souriante s'approche et Hélène lui remet notre lettre. Elle n'est pas étonnée par notre démarche et se montre très soucieuse de nous aider dans un mauvais anglais. Il ne faut pas longtemps pour nous apercevoir que nous n'avons pas respecté la procédure et que les difficultés vont commencer. Comme elle ne saura pas expliquer, l'employée s'empare de la lettre, déchire l'enveloppe et sort la carte qu'elle glisse dans une nouvelle enveloppe vierge. Puis elle nous indique avec quelques gestes explicites que nous devons écrire le nom de l'expéditeur et du destinataire sur le recto. Pas de problèmes... En revanche, elle souhaite connaître notre nom, notre fonction au lycée Malalāi car notre

adresse à *Taïmani* est trop incertaine à son goût. De sa plus belle écriture persane, elle recopie les indications qu'un professeur a préparées sur un petit papier. La lettre pesée, elle colle deux beaux timbres à l'effigie du Président Karzaï et tout cela pour 30 afghanis (50 centimes d'euro).

A l'usage, nous devons avouer que la Poste Afghane est encore peu efficace puisque la lettre n'est jamais arrivée à destination...

A la recherche de la perle rare

Nous sommes à nouveau en quête d'un logis après six mois passés à *Taïmani*. Nous ne sommes pas bien confiants car les premières tentatives furent catastrophiques. Cette fois, nous devons absolument trouver une maison pour les trois ans à venir pour nous-mêmes, pour Marc qui aura sa chambre pour les quatre mois qu'il lui reste avant la fin de son contrat et pour Jérôme qui nous accompagnera au cours de l'année à venir.

Hélène et moi visitons une vingtaine de maisons en quinze jours. Je m'adresse à toutes les agences de *Taïmani* et à trois autres de *Shar e Now* afin d'élargir le choix. Heureuse initiative car nous visitons des taudis à des prix... français. Quiconque dispose de quatre murs a l'impression de posséder un trésor qu'il ne cédera qu'au plus offrant. Je n'ai repéré que deux logements qui pourraient nous convenir car ils disposent de trois chambres et d'un petit jardin. Finalement, nous nous décidons pour une maison dans la Rue 11 de *Taïmani* : un grand jardin, pas trop de travaux, un prix abordable. Nous avons rendez-vous à 14 heures avec l'agence et le propriétaire pour

signer le contrat. Nous arrivons à l'agence avec un petit quart d'heure de retard pour apprendre que la maison est louée... depuis ce matin.

Nous sommes effondrés ! C'est maintenant la deuxième fois qu'on nous fait le coup et j'ai perdu toute confiance dans la parole des Afghans. Il ne reste plus que la seconde maison que nous avons visitée au tout début de nos recherches mais j'ai peu d'espoir. Le loueur nous avait laissé entendre qu'elle intéressait d'autres occidentaux. Nous retournons à l'agence tenue par le père d'un élève du lycée Esteqlal. Et là, chose incroyable, la maison est toujours libre.

A défaut de perle rare, nous avons peut-être retrouvé notre bonne étoile.

Fissures à droite, ponçage à gauche

Nous approchons très rapidement de la date où il nous faudra quitter *Taïmani* pour emménager à *Sherpur*. Le quartier est surprenant car il est en cours d'urbanisation. Les terrains ont été acquis pour des sommes modiques par les courtisans du régime pour y construire de vastes châteaux du plus mauvais goût. Chaque maison est entourée d'un haut mur de béton afin de se protéger d'éventuelles attaques et chaque grille est flanquée d'une guérite occupée par des gardes armés jusqu'aux dents car ces braves gens ont peur du petit peuple. Les rues qui dépendent de la voirie municipale sont dans un état déplorable et ces messieurs se déplacent dans de gros véhicules tout terrain qui labourent encore plus les chaussées de terre battue.

Avant notre emménagement, le propriétaire s'est engagé à effectuer les travaux indispensables : revoir

toute l'électricité, remplacer les moustiquaires balafrees, reprendre le toit d'un petit appentis qui abritera le générateur et tous les chauffages que nous utiliserons au cours de l'hiver, éliminer les nombreuses fuites qui laissent d'immenses auréoles sur les plafonds, aménager une arrivée d'eau dans notre future cuisine. Je rends des visites régulières et de plus en plus fréquentes à l'agent immobilier (*proparty diler* comme l'affirme fièrement une affiche apposée sur la devanture). Lors de nos rencontres, le propriétaire soutient sans sourciller que tout sera prêt à la date prévue. Quatre jours avant, toujours rien et toujours personne dans la maison. L'inquiétude est à son comble. Et, chose extraordinaire, l'inattendu se produit : une équipe d'une dizaine de personnes envahit les lieux. Une nouvelle couche de terre et de paille recouvre le toit de pisé de la remise, des toiles métalliques neuves habillent les fenêtres, les portes sont ajustées à coups de rabot, la plomberie de la salle de bains est vérifiée. La maison peut maintenant nous accueillir.

On est dans la m... jusqu'au cou

L'entrée dans une nouvelle maison réserve toujours des surprises rarement heureuses et l'Afghanistan n'est pas connu pour les performances de ses artisans. A leur décharge, ils n'ont aucune formation, si ce n'est celle que leur père ou leur patron ont pu leur donner et ils travaillent trop souvent avec une fourchette ou une cuillère pour tout outillage.

Nous ne sommes pas dans la maison depuis un mois que les premiers problèmes apparaissent. L'élimination des eaux usées de la cuisine n'est pas idéale et il est pratiquement impossible d'aller aux

toilettes sans provoquer un bouchon dans le tuyau d'évacuation et des gargouillis suspects dans la bouche d'évacuation au centre de la salle de bains. Ces lieux d'aisance sont lavés à grandes eaux poussées avec une large raclette vers ce trou central. Malheureusement, dans le cas présent, cet orifice n'assure plus son rôle salvateur et les eaux mêlées d'excréments stagnent sur le sol carrelé.

Nous appelons notre propriétaire. Il nous envoie immédiatement son plombier préféré qui, les travaux effectués, nous fait aimablement remarquer que tout ira bien. Une journée et une machine à laver plus tard, tout l'étage est recouvert d'une eau nauséabonde et noirâtre qui commence à dévaler l'escalier. Furibond, je reprends contact avec le propriétaire en lui disant ouvertement que son homme des basses œuvres est un incapable. Devant mon énervement, il envoie un camion qui vide la fosse sceptique accessible depuis le garage de la maison. Nous faisons une nouvelle machine et tout semble rentré dans l'ordre.

Jusqu'à la prochaine alerte !!!

« *Meilleur ouvrier d'Afghanistan* »

A notre arrivée à Sherpur, Hélène a suggéré de faire carreler les pans de mur au dessus des meubles de cuisine. Une bonne idée car les murs de plâtre se salissent et moisissent au dessus du bac à eau. Comme notre petite maison se trouve à quelques mètres d'un vendeur de céramique, elle court sur le champ dans la boutique pour passer commande des carrelages et de l'artisan : rendez-vous est pris pour le lendemain à 11 heures. Compte tenu des délais habituels, les deux carreleurs arrivent peu avant trois

heures de l'après-midi. Ce genre de contretemps est suffisamment fréquent pour que nous n'en prenions plus ombrage. Deux jeunes se présentent à la porte et, chose étonnante, ils ont quelques outils dont un niveau, ce qui ne manque pas de m'étonner.

Le grand chambardement commence. Muhamad et moi entreprenons de déplacer les meubles et la cuisinière au milieu du couloir alors qu'ils commencent à marteler les murs afin de faciliter l'adhérence du ciment. Je m'installe discrètement dans la cuisine pour assister aux travaux. Pas question de recourir à une colle pour céramiques, le sable et le ciment suffisent. Alors que le premier décolle la peinture à l'aide d'une truelle, le second réalise une sorte de pâte composée de terre et d'un peu de ciment. Le mélange se fait à mains nues car la seule truelle est déjà utilisée pour écailler les murs. Celui qui semble être le responsable des travaux utilise ensuite cette mixture pour caler les carreaux de la première rangée. Le mauvais travail du plombier oblige à laisser plus de trois centimètres par endroit entre le carreau et le mur. Les carreleurs recourent ensuite à un ciment très liquide réalisé dans une de nos bassines de cuisine, à même le trottoir. Lorsque la première rangée est ajustée, on verse ce ciment liquide entre le mur et les carreaux avec le cul d'une bouteille d'eau. Il suffit ensuite d'attendre que l'enduit sèche et le tour est joué. On procède à l'identique pour les autres rangées. Souhaitons de ne pas avoir à décoller les carreaux dans quelque temps car le burin hydraulique serait indispensable.

Il faut le reconnaître : certains artisans afghans ont un coup de main que ne renierait pas un « meilleur ouvrier de France ».

Molière à Kaboul

Nous entrons maintenant dans la deuxième phase des travaux d'aménagement de la maison avec l'installation d'une parabole. Pour cela, il faut trouver l'homme de l'art et, comme à l'accoutumée, nous avons recours à notre entourage. Nous avons déjà employé le plombier de la DAFA (Délégation à l'Archéologie Française en Afghanistan), l'électricien de l'ambassade. Pour cette fois, nous suivons les recommandations de Munir, le chef actuel du Département de français à Esteqlal qui est toujours de bon conseil. Parti très tôt pour échapper à la furie des moudjahiddin, il a travaillé pendant de longues années en France. Dans des entrepôts. A la chaîne. Pour des patrons compréhensifs ou intransigeants. Il a la voix douce mais il parle vite, les mots semblant lui échapper. Il se fait un point d'honneur à être toujours irréprochable, serviable, à l'écoute de tous. Le dos légèrement voûté, la démarche ample et décidée, il assure son rôle de chef de département comme un haut dignitaire.

Va donc pour le technicien de Munir qui tient une petite boutique au bas de son immeuble. Pour ne pas faire mentir la tradition afghane, l'homme providentiel et son frère arrivent avec trois bonnes heures de retard. On s'y habitue mais cela est plus ennuyeux pour Munir qui doit filer au Centre Culturel pour y assurer ses cours. Ils arrivent avec tout le nécessaire : décodeur, parabole et support en métal fixé sur trois petites planches de bois. En revanche, ils ne disposent d'aucun outil : pas de pince, couteau ou marteau, pas d'échelle pour monter sur le toit, pas de perceuse pour faire entrer le câble dans la salle de

séjour et pas de cavaliers pour fixer le câble tout au long du mur, pas de téléviseur pour effectuer les réglages depuis le toit de la remise.

Il faut courir après tout ce qui fait défaut : une échelle mise à disposition par un voisin, ma perceuse avec la seule mèche à béton pour faire un trou dans le chambranle de la fenêtre. Le gardien enfourche son vélo pour acheter une poignée de cavaliers au grand étonnement de notre technicien qui ne voit pas l'utilité de ces petits accessoires.

Nous choisissons d'installer la parabole sur l'appentis en pisé qui borde notre cour intérieure. Sur un toit de terre, il n'est pas question de recourir au ciment et aux boulons qui ne pourraient être fichés dans la terre. Muhamad file sur le terrain vague qui borde notre rue et revient avec trois grosses pierres qu'il hisse sur le toit. Les énormes blocs sont placés sur le socle de bois afin de l'arrimer solidement. Il est à espérer qu'une forte tempête n'emportera pas le tout dans la cour de la maison voisine et que les réglages tiendront plus d'une semaine.

La parabole est enfin montée sur sa fixation et grossièrement dirigée dans la direction de Hot Bird, le satellite qui assure la diffusion du bouquet français dans la région. Puis les calages définitifs se font à la voix. L'installateur est sur le toit, son frère devant la télé pour lui indiquer les réglages : un peu à droite, un peu à gauche, plus haut, pas assez... Quelques instants plus tard, une image apparaît sur le téléviseur. Quel soulagement et quel plaisir !

Reste à procéder au réglage des chaînes françaises et introduire les codes trouvés sur Internet. Ainsi, les chaînes cryptées sont décodées gratuitement et frauduleusement, tout en sachant que ces magouilles

sont de courte durée. Notre brave technicien nous fait remarquer, images à l'appui, que nous disposons de toutes les chaînes françaises et empoche ses 250 dollars (la monnaie américaine reste la seule valeur de référence comme dans beaucoup de pays où les Etats-Unis sont honnis !), sachant que les réglages ne valent que pour deux à trois mois.

Le technicien à peine disparu, nous nous installons devant notre petite merveille en nous extasiant sur la qualité de l'image et la richesse des programmes disponibles. Deux heures après, notre bel enthousiasme est retombé : les chaînes « payantes » ont laissé place à un petit logo blanc sur fond bleu : *no signal* ! La technologie l'a emporté sur nos pratiques de filou, le nouveau codage de TPS est infaillible.

Dans la semaine qui suit, nous devons à nouveau recourir aux bons soins de notre installateur car même les chaînes non codées ne sont plus accessibles. Il revient et procède à quelques vérifications rapides avant de s'apercevoir que la tête de réception est hors d'usage et qu'il ne possède plus les bons codes pour les chaînes cryptées. Il faudra se satisfaire des programmes en clair et tout le monde s'en accommode.

Mon dieu, quelle est belle cette langue de Molière quand on en est privé depuis si longtemps !

Senteurs printanières

A déambuler quelques minutes dans les jardins du lycée Esteqlal, on est submergé par une multitude d'odeurs agréables qui nous assaillent à chaque pas. Ajoncs ou acacias ne sont pas les derniers à se faire remarquer. De grands arbres aux fleurs blanches dont

personne ne peut me donner le nom, embaument les allées et il suffit de se pencher sur les roses multicolores pour croire au ravissement. D'énormes touffes de rosiers églantines aux fleurs blanches à cœur jaune sèment de jolies taches sur le fond vert de ce jardin.

Cette impression est bien différente dans le parc pourtant très boisé de Malalaï mais qui ne s'enorgueillit d'aucun des spécimens odorants d'Esteqlal. Les lieux sont verts et très sereins mais je ne retrouve pas l'ambiance olfactive d'Esteqlal.

En revanche, sur le chemin entre les deux établissements, je retrouve très vite les odeurs prégnantes de ce pays qui, il faut l'avouer, ne sent pas la rose. A commencer par le trottoir d'Esteqlal qui s'est transformé en pissotière publique avec une forte odeur ammoniacquée. J'évite immanquablement ce trottoir et je préfère encore le risque de me faire renverser par un vélo en empruntant la chaussée.

Mais que dire de la rue où nous habitons... C'est un cloaque pestilentiel où les latrines de chaque maison se déversent sur le bord de la chaussée dans une vaste flaque marbrée d'une jolie couleur tirant sur le marron. Tous les passants évitent les bas-côtés pour emprunter le centre de cette chaussée défoncée. En effet, il faut choisir entre l'entorse de la cheville ou celle du nez !

« *Robberies* »

Les bonnes idées ne connaissent pas de frontières. Nous venons de recevoir un courriel de l'ONG chargée des problèmes de sécurité sur Kaboul. Ce message très

documenté en langue anglaise commence ainsi : *Robberies*, que je traduirai par *petits larcins*.

Il semble en effet que des groupes de gamins adoptent la technique du pneu crevé, truc bien connu des jeunes malfrats marseillais pour trousser les automobilistes naïfs. Le stratagème se produit généralement dans les rues les plus encombrées où un jeune utilise un couteau ou un poinçon pour crever le pneu d'un véhicule bloqué dans un embouteillage. Un ou deux complices pointent aimablement du doigt le pneu crevé. Le conducteur s'empresse de sortir pour vérifier et, tout à sa conversation avec l'un d'entre eux, les autres en profitent pour passer la main sur les sièges avant et arrière afin de rafler tout ce qui se trouve à leur portée. Quand enfin le manège est découvert, il est trop tard, il n'y a plus personne. Vite fait, bien fait, on est refait !

Cette mésaventure est arrivée à deux de nos collègues de l'ambassade. L'un a vu disparaître son ordinateur et sa pochette, l'autre a dit adieu à son téléphone portable. Quant à nous, pauvres professeurs, nous sommes à l'abri de ce genre de déconvenue car nous ne sommes pas motorisés. Il est plus difficile de tomber dans le piège quand on se déplace à pied ou à vélo. Avec le bus collectif, notre chauffeur ferme systématiquement les portières et, de toute façon, il y a toujours quelqu'un dans le véhicule lorsque le chauffeur descend.

Finalement, notre sort est enviable...

Un jour à rester au lit

Lundi matin est la demi-journée de congé que nous nous sommes ménagés dans notre emploi du temps.

Ce temps libre donne la possibilité de passer au bureau de la Poste aux Armées qui reste le seul endroit de Kaboul où nous pouvons récupérer des euros à échanger contre des dollars dans le souk au change, à deux pas de la *Kaboul River*.

Nous quittons la maison à neuf heures et disposons de trois heures avant mon retour à Esteqlal par le bus pour une réunion avec les filles et les garçons du comité de rédaction du journal. Le trafic dans *Wazir Akbar Khan* est assez perturbé mais nous en avons l'habitude. En revanche, plus nous approchons de l'avenue menant à l'aéroport, plus la circulation devient problématique. Ce ne sont que klaxons et sifflets au nez de la maréchaussée débordée. Nous sommes encore à plus d'un kilomètre du rond-point où s'élève le monument Massoud et nous n'avancions que par soubresauts de quelques mètres à de rares moments. Il est déjà 9 heures 45 pour un rendez-vous à la poste fixé à 10 heures. Et les choses ne s'arrangent pas... Nous sommes coincés à trois de front sur une voie qui ne permet le passage qu'à deux véhicules. Sur la gauche, un petit muret, sur la droite, le djouille ou des ouvertures sur des rues adjacentes qui sont systématiquement barrées car elles mènent à des ambassades. Comme dans nombre de pays sous-développés, chacun essaie de trouver sa solution. Nous croisons des véhicules et des minibus qui prennent la chaussée à contresens, ce qui ne manque pas d'amplifier la pagaille ambiante. Finalement, des automobilistes excédés désolidarisent trois bornes du muret central afin de permettre un demi-tour pour reprendre l'avenue en sens inverse. Je suis le mouvement, bon an, mal an et parvient à reprendre la direction de la maison en me promettant de revenir

dans l'après-midi. Déplacement officiel, visite présidentielle ? Nous ne connaissons jamais les raisons de cet embouteillage...

Tout va bien ! Je suis serein car il est 11 heures 35. Le bus est rangé dans le garage et je suis arrivé à Esteqlal quand un des collègues resté à Malalaï me téléphone afin que je puisse accompagner les six jeunes filles qui vont participer à cette réunion. Impossible de les abandonner sans chaperon. Confus, je suis dans l'obligation d'avouer que le véhicule est dans mon garage. Que diable ! Je prends mes jambes à mon cou pour filer sur Malalaï et retrouver les filles qui m'attendent dans la cour du lycée. Elles sont visiblement déçues de ne pas me voir au volant du bus et je suis obligé de faire assaut de plaisanteries et d'humour pour les convaincre de rejoindre Esteqlal à pied. « Un kilomètre à pied, ça use, ça use »... La réunion se déroule sans encombre et je peux regagner la maison peu avant 14 heures.

Dans l'après-midi, nous tentons une nouvelle expédition vers la poste aux armées. A deux pas de la maison, nous sommes obligés de constater que le trafic est encore dense et que la rue principale de *Wazir Akbar Khan* est toujours bloquée. Nous revivons la même indiscipline, les mêmes difficultés mais nous parvenons cependant à rejoindre le rond-point du monument de Massoud. Il reste encore à remonter l'avenue qui mène à l'aéroport. Peu avant, nous apercevons des militaires et des policiers qui bloquent l'accès au hall des arrivées. Nous prenons sur notre droite la route défoncée pour rejoindre la base militaire de KAIA, un petit kilomètre que nous mettons plus de 45 minutes à parcourir. Nous sommes récompensés de nos efforts car l'agence

postale est encore ouverte. Là, un employé afghan avance le prétexte d'une visite protocolaire d'un hôte étranger de renom – nous avons le choix entre les USA ou le Pakistan – pour expliquer cette circulation apocalyptique et il nous rassure en nous affirmant que la situation retrouve progressivement son cours normal.

Calmes et rassurés, nous reprenons le chemin du retour pour nous apercevoir avec effroi que la situation a empiré. Il faut à nouveau plus d'une heure pour rejoindre le carrefour de l'aéroport. Un coup de fil de Munir nous apprend finalement la raison de toute cette panique : le président Karzaï a pris un vol intérieur pour Kunduz et la ville est bloquée car l'aéroport est fermé depuis le début de la matinée pour des raisons de sécurité. Saisis d'une rage folle, nous apercevons les véhicules du cortège présidentiel alors que nous sommes à quelques encablures du croisement des routes de l'aéroport, de KAIA et de *Khaykhona*. Nous manœuvrons entre taxis et camions, essayant de trouver notre chemin. Je suis étonné de n'entendre aucun klaxon, les conducteurs afghans restent calmes et polis alors que mon tempérament de conducteur occidental est mis à rude épreuve. Nous réussissons à nous imposer et nous pouvons nous engager sur la route en construction qui rejoint *Taimani* et *Khaykhona*. Elle est en travaux, plus défoncée encore que la plus mauvaise des pistes africaines.

18 heures, la nuit commence à tomber. Nous avons quitté la maison depuis plus de quatre heures maintenant mais nous sommes enfin de retour, exténués et résignés mais riches de nos euros.

We survive Ariana

C'est vrai que ce n'est pas l'aventure du siècle mais un voyage sur Ariana, la compagnie aérienne nationale, vaut la peine d'être conté.

Pour se rendre en Chine, les possibilités sont peu nombreuses : rejoindre tout d'abord Dubaï ou Delhi puis trouver une autre compagnie pour Pékin. Un voyage qui exige une nuit et une à deux escales. Reste Ariana. C'est le choix que nous faisons pour des raisons économiques (tarif du simple au double) et un gain de temps non négligeable. Il existe en effet un vol hebdomadaire de trois heures qui relie Kaboul à Urumqi, capitale du Xinjiang, aux confins nord-ouest de la Chine. De là, il est facile de rejoindre Pékin par un vol intérieur de quatre heures. Cela semble a priori le bon choix !

Les difficultés commencent pourtant dès l'achat du billet car la compagnie ne dispose pas d'un système informatique : impossible d'avoir une « vraie » réservation et de régler ultérieurement au moment de retirer les billets. Choisir son vol, payer et croiser les doigts : telle est la devise d'Ariana !

Je me rends dans notre agence de voyage habituelle où l'employé m'explique qu'il n'y a qu'un aller-retour hebdomadaire. Qu'importe ! Mes dollars en main, un coursier se rend directement chez Ariana pour retirer les billets et, le temps d'un petit thé, on me remet ma pochette.

Le vol hebdomadaire sur Urumqi part normalement à 16 heures 30 avec une arrivée à 23 heures puis un retour à 10 heures 30 avec une arrivée à Kaboul à 10 heures, tout cela dans la même journée. C'est un plan de vol bien alambiqué qui fait qu'un

avion revient de Chine avant même d'y être allé ! Par prudence, je me rends à nouveau à l'agence deux jours avant le départ pour confirmer les horaires. J'apprends que le départ est avancé à 7 heures, ce qui me paraît plus plausible mais l'employé me demande de revenir le lendemain vers 15 heures pour connaître l'heure « exacte » du départ. La veille, un coup de fil me confirme que le vol retrouve son horaire initial avec le départ à 16 heures 30. Pourquoi pas !

Le jour dit, l'embarquement se fait dans d'excellentes conditions et Ariana se permet le luxe de décoller avec plus de 40 minutes d'avance sur l'horaire prévu. Trois heures plus tard et après avoir survolé les magnifiques paysages du Pamir, nous sommes à Urumqi. Sur place, nous avons la chance de rencontrer le chef d'escale d'Ariana, Monsieur Esmat qui nous confie son numéro de portable afin de pouvoir faire la confirmation du vol retour. Il n'y aurait en effet aucune agence Ariana sur Urumqi et tout se réglerait par téléphone.

A l'arrivée des vols de nuits, l'aéroport international d'Urumqi est incapable de mettre à la disposition des touristes un bureau de change dans une ville de trois millions habitants. La transaction se fait discrètement avec un chauffeur de taxi qui nous mène à l'hôtel de son choix. A l'accueil, nous réveillons quatre hôtessees qui ne parlent pas un traître mot d'anglais. Nous demandons à être réveillés à 6 heures afin d'être à l'aéroport à 7 heures pour embarquer sur le premier vol pour Pékin.

Après une nuit réparatrice et un petit déjeuner chic où l'eau chaude remplace le thé (en Chine, il faut toujours avoir des feuilles de thé avec soi), nous reprenons la direction de l'aéroport. Et là, stupeur :

l'heure locale ne vaut que pour la province autonome du Xinjiang mais l'aéroport fonctionne sur l'heure officielle de Pékin. Nous n'avions heureusement pas réservé de vol. Levés à 6 heures, nous arrivons finalement à Pékin à 17 heures.

Négligeons les circonstances de notre séjour à Pékin, signalons simplement que la Chine que nous avons connue il y a plus de 17 ans, n'a plus rien à voir avec la Chine actuelle, tout éprise de modernité et de technicité et qu'elle y perd définitivement une bonne partie de son âme.

Avant d'entamer notre petit périple de quelques jours, il semble judicieux de confirmer le vol du retour. Nous prenons contact avec Monsieur Esmat qui nous apprend que le retour du mardi est reporté à jeudi. La belle aubaine : nous disposons de deux jours de vacances supplémentaires. Mais, l'ordinateur d'une agence de voyages à Pékin indique qu'Ariana doit décoller... mercredi. Encore une information contradictoire mais un mail de Marc nous confirme pourtant que le vol est bien prévu dans la matinée de jeudi. Nous en profitons pour revoir la Cité interdite et le Palais d'été et, par prudence, nous rentrons sur Urumqi dès le mercredi. Monsieur Esmat nous confirme que nous devons être à l'aéroport jeudi matin à 8 heures 30 pour un départ à 10 heures 30.

Frais et dispos, nous arrivons à l'aéroport à l'heure dite et, les formalités douanières accomplies, nous montons dans le bus qui nous conduit à l'avion. Un petit détail attire mon attention : Monsieur Esmat est en grande discussion avec l'équipage. Dix minutes plus tard, on nous fait descendre du bus pour retrouver la salle d'embarquement. Les conditions météorologiques sur Kaboul sont si difficiles qu'un

atterrissage serait périlleux. Nous devons attendre une amélioration des conditions climatiques locales pour envisager le départ. Une heure, deux heures, deux heures trente plus tard..., nous recommençons les formalités de départ. Et, fort heureusement pour nous, le vol de retour se déroule dans d'excellentes conditions.

Le lendemain de notre arrivée, nous apprenons qu'un avion-cargo d'une compagnie kazakh s'est écrasé dans la plaine de la Shamali à quelques encablures de Kaboul en raison du mauvais temps. Ce qui ne manque pas de provoquer une belle peur rétrospective !

Pour quelques raisins secs

Un ciel d'un grand bleu pour un jour de mars et une température des plus agréables nous invitent à la flânerie. Un temps formidable pour faire un tour dans le bazar car cette lumière de printemps permet d'excellentes photos. Nous quittons la maison en début de matinée et, comme nous habitons aux abords du parc de *Shar e Now*, il n'est pas difficile de rejoindre la *Kaboul*, rivière qui traverse la capitale et d'emprunter le pont près du marché au change, de nous enfoncer dans les petites ruelles du souk aux victuailles. Nous n'avons pas d'achats spécifiques à faire et nous nous laissons guider par notre seule intuition.

Les lieux ont beaucoup changé depuis quelques temps car les travaux et les nouvelles constructions du centre-ville ont entraîné destructions, déplacements de population mais aussi rénovations. Le souk aux tissus qui occupait une bonne part du bazar a été